FRE 1 16486 A
Case
FRE
17366

COUP-D'ŒIL

RAPIDE ET IMPARTIAL

SUR LES OPINIONS DU JOUR.

PAR M. DESMAREST,

Ancien Fermier-Général du Roi.

La désunion, dans un Etat,
Produit les maux les plus affreux.

Ep.

1790.

THE NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

COUP-D'ŒIL

RAPIDE ET IMPARTIAL

SUR LES OPINIONS DU JOUR.

La société, les familles mêmes sont dans une combustion épouvantable, la France est divisée en deux factions, dont l'une s'appelle Aristocratique, & l'autre Démocratique.

Ces épithètes sont impropres, mais comme les mots sont les signes des pensées, on est obligé de s'en servir, lorsque l'on connoît celles qu'on y attache. La fermentation des esprits est parvenue à un excès si déplorable, qu'elle a produit des haînes, des ressentimens particuliers, des duels, des assassinats, une ardeur de se nuire que rien ne peut éteindre, des mensonges, des calomnies, & enfin des forfaits de tous les genres. Des ruisseaux de sang sont prêts à couler à chaque instant, & dans cette crise

violente, qui ſemble être un avant-coureur certain de la décadence de l'Empire, une partie des Citoyens s'extaſie, & croit que nous touchons au moment de notre félicité. On a cru pouvoir prévenir nos malheurs, en liant tous les Citoyens par des ſermens, & en établiſſant une Fédération générale, qui doit faire autant de frères & d'amis qu'il y a d'habitans dans le Royaume: mais il faut être de bien mauvaiſe foi, ou connoître bien mal le cœur humain pour avoir cru, ou paru croire à un prodige de cette eſpèce. Les hommes qui ſont dans une orgie, ou qui ſe raſſemblent pour être les témoins d'une grande fête, ornée de tout ce que la pompe & la magnificence peuvent réunir pour frapper & ſéduire les ſens, ne ſont plus les mêmes, lorſqu'on les voit dans leur vie privée. Là, l'imagination s'enflamme, l'âme s'exalte & ſe déifie, pour ainſi dire; les plus grands ſacrifices ne coûtent rien, tout paroît poſſible, tout paroît facile: mais lorſqu'ils ſont revenus de cet enthouſiaſme, & que, rentrés

dans leurs familles, l'ame eſt replacée dans ſon aſſiette, & a repris ſes habitudes, alors les intrigues de ſociété, les jalouſies, l'ambition, la cupidité, l'orgueil, le deſir de l'emporter ſur ſes concurrens, toutes les paſſions enfin inhérentes à leur nature, reprennent leur empire, & l'homme reparoît dans toute ſa foibleſſe. Voilà les véritables baſes d'après leſquelles l'on doit adopter des principes de Gouvernement & d'Adminiſtration, & toutes les fois que l'on s'en écartera, l'on commettra des erreurs dont les conſéquences ſeront funeſtes. On aigrit ſans ceſſe les eſprits par des écrits incendiaires, par des dénominations inſultantes, par des calomnies atroces qui préparent de loin des vengeances terribles, & qui s'étendront juſqu'aux générations futures. Les enfans du peuple ſont élevés dans le crime & dans l'ardeur de répandre du ſang humain (1).

(1) Un particulier diſoit à un enfant de huit à neuf ans, qui lui propoſoit d'acheter des jarretières, qu'elles étoient trop dures; celui-ci, en

Dans le tems que la jalouſie & l'inimitié, entre la Nation Françoiſe & Angloiſe, étoient à leur comble, un père, en Angleterre, diſoit à ſon fils : « apprends, » mon fils, à percer un François, *diſce*, » *puer*, *ferire Gallum*. Dans ce moment, » en France, un père dit : apprends, mon » fils, à percer un Ariſtocrate. Les honnêtes gens frémiſſent, & ſont épouvantés de tant d'horreurs ; ils reſſemblent à ce Prophête qui annonçoit & déploroit la perte de Jéruſalem & la déſolation de ſes malheureux habitans. Je vais tâcher de parler à la raiſon, & ſi ce langage n'eſt pas entièrement méconnu, je porterai à mes Concitoyens des paroles de paix & de conciliation. Mes argumens ſeront précis, fondés ſur des baſes inébranlables, & ſur-tout ſur la Conſtitution même qui reconnoît le droit

---

décompoſant ſa figure, & en peſant fortement ſur chaque ſyllabe, lui répondit : « elles ne le ſont » pas encore aſſez pour tordre le col à tous les » Ariſtocrates ».

impreſcriptible de chaque Citoyen de manifeſter ſes opinions politiques & religieuſes.

On appelle Démocrate un ami de la Révolution, c'eſt-à-dire un homme qui approuve toutes les idées nouvelles, tous les principes nouveaux qu'on a voulu faire adopter, en un mot, le bouleverſement entier de notre ancienne Conſtitution, & qui annonce une volonté déterminée de ſoutenir la nouvelle de tout ſon pouvoir & de tous ſes moyens. Cet homme s'appelle auſſi définitivement un bon Patriote, & il ne perd même rien de ſon mérite, s'il ſe livre à des excès puniſſables, dans quelque genre que ce ſoit ; on dit alors qu'il a un patriotiſme trop exalté, un zèle qui a été pouſſé trop loin, mais qui trouve ſon excuſe dans le ſublime motif qui l'a fait naître. En faiſant abſtraction, dans ce portrait, de tous les délits, & en conſidérant le Démocrate relativement à ſon opinion, que la Conſtitution nouvelle doit aſſurer à jamais le bonheur de la Nation, & rendre ce Royaume le plus riche, le plus flo-

riſſant & le plus redoutable de tous ceux qui ſont établis ſur le globe, il réſulte que s'il eſt de bonne foi, s'il ne cherche pas à ſe faire illuſion par l'intérêt perſonnel, ou d'autres motifs particuliers, il peut ſe tromper dans ſes calculs & dans ſes combinaiſons, mais il n'en eſt pas moins un bon Citoyen qui deſire avec ardeur des changemens qu'il croit utiles à ſa Patrie. Ce jugement eſt impartial, & c'eſt avec le même eſprit de juſtice que je vais traiter l'article de l'Ariſtocratie. Il ſera plus étendu, parce que, comme les prétendus Ariſtocrates ont été, juſqu'à préſent, les ſeules victimes de la Révolution, que par une démence & une bizarrerie inconcevables, on les accuſe toujours d'être les auteurs ou les inſtigateurs du mal qu'on leur fait, que, lorſqu'un Ariſtocrate parle en public, il eſt ſiflé avant d'être entendu, &, quelle que ſoit la clarté, la ſolidité de ſa logique & la vérité de ſes principes, il ſemble qu'on articule de toutes parts, *entendez-vous comme il blaſphème, il faut*

le crucifier, il devient néceſſaire de développer les motifs de ſes opinions, & de les appuyer ſur des baſes inébranlables, c'eſt-à-dire, ſur l'expérience & ſur le ſentiment des hommes célèbres.

On appelle un Ariſtocrate un homme qui n'approuve pas la Révolution préſente, & qui eſt convaincu qu'elle prépare le malheur de ſa Patrie; &, à cauſe de cette différence d'opinion, on l'appelle, en derniere analyſe, un traître, un ſcélérat qui veut enchaîner ſes Concitoyens. Donnons à préſent une définition plus exacte & plus juſte de celui qu'on nomme Ariſtocrate. Nous prions nos lecteurs de ne pas perdre de vue que nous ne préſentons pas nos opinions, ni celles d'un Ariſtocrate, comme des maximes ou des vérités immuables qui ne peuvent ni ne doivent ſouffrir aucune contradiction, mais comme des combinaiſons particulières, dont on a cru trouver le principe dans l'expérience, dans la connoiſſance du cœur humain, dans la morale de l'hiſtoire, & dans l'aſſentiment du cœur.

Notre intention eſt de rapprocher les individus, de leur perſuader, s'il eſt poſſible, qu'ils ſe fuient, qu'ils ſe haiſſent, faute de s'entendre, & qu'ils ſont également vertueux & patriotes, quelque différence qu'il y ait dans leur manière de voir.

Un Ariſtocrate eſt un Citoyen qui aime ſon Roi, ſa Patrie, qui croit qu'il ne faut pas les ſéparer, & qu'ils ſont identifiés l'un à l'autre ; que le Roi & le peuple ne peuvent pas être heureux l'un ſans l'autre, & que la diviſion dans les divers Ordres d'un Etat quelconque, eſt une des cauſes principales de ſa décadence. Ecoutons le célèbre Monteſquieu, l'illuſtre Boſſuet, développer cette vérité avec les traits ſublimes de cette éloquence & de cette logique, qui portent la conviction juſques dans le fond de l'ame. La jalouſie du peuple envers les Grands, diſent-ils, le goût de la liberté, porté à l'excès, furent les deux cauſes principales de la décadence du Peuple Romain. Elles produiſirent l'anarchie, bientôt après le deſpotiſme qui en eſt la ſuite

ordinaire, & définitivement l'anarchie militaire, qui eſt le plus grand de tous les maux, & le terme de tous les Empires. Rome, qui avoit ſoumis l'Univers, ne put pas réſiſter à ces cauſes déprédatrices, & ſuccomba. L'homme réfléchi, qui fait le rapprochement de cette poſition avec celle où nous nous trouvons, doit frémir, s'il aime ſa Patrie, & il n'eſt plus étonnant qu'il n'approuve pas une Conſtitution qui nous y a entraînés inſenſiblement, & ſemble de toutes parts nous faire craindre un pareil ſort. Eclairé par le flambeau de l'expérience, & par le ſentiment des deux grands hommes qu'on a cités, il ſe trouve encore autoriſé dans ſes craintes par celui des Légiſlateurs même de la Grèce, & d'autres philoſophes modernes, tels que Montagne, J. J. Rouſſeau qu'on a tant commenté & ſi peu entendu. Alors, par le réſultat de toutes ſes combinaiſons, il a de la peine à concevoir comment, après avoir décidé que notre Gouvernement étoit Monarchique, on a pu ôter au Monarque

tous les attributs de la puiſſance exécutive, pour les donner aux Municipalités du Royaume; déſarmer le Chef ſuprême de la Nation, qui doit aſſurer l'exécution des loix; faire payer les impôts qui ſont la colonne fondamentale d'un Etat, pour armer ceux qui ont un intérêt réel à ſe ſouſtraire à la rigueur des loix & de la ſubordination, & à frauder les impôts; parler au peuple de ſes droits, ſans lui parler jamais de ſes devoirs; lui répéter ſans ceſſe qu'il eſt maître abſolu, & que tous les pouvoirs émanent de lui; lui faire entendre un langage qu'il n'avoit jamais connu; & vouloir inculquer dans ſa tête, où il n'y a pas même d'idées premières, des idées combinées & métaphyſiques, qu'il ne ſera jamais en état de comprendre; lui inſinuer que les hommes naiſſent tous égaux, & qu'il ne doit exiſter aucune différence entr'eux, pendant que la nature dément cette aſſertion à chaque minute; avancer hardiment que la ſociété les a faits inégaux, pendant que c'eſt elle qui les a rendus égaux

aux yeux de la loi, & qu'une grande maſſe d'individus a pris l'engagement d'aſſurer la vie & les propriétés de chacun en particulier ; détruire la Nobleſſe pendant qu'elle eſt établie ſous différentes formes & ſous diverſes dénominations parmi tous les peuples de la terre, & qu'il eſt ſur-tout convenu qu'une Monarchie ne peut pas exiſter ſans la Nobleſſe, & qu'elle eſt également le plus ferme appui du peuple, ſervant de puiſſance intermédiaire entre le Monarque & lui. L'Ariſtocrate a encore de la peine à concevoir par quelle magie on a prétendu prouver que tous les biens du Clergé appartenoient à la Nation, tandis qu'il étoit riche avant l'exiſtence de la Nation même, & refuſer enfin des ſecours précieux qui pouvoient parer à tous les maux préſens, pour y ſubſtituer une opération auſſi injuſte qu'impolitique, & dont le ſuccès n'eſt rien moins que certain. Que de choſes encore il a de la peine à concevoir cet Ariſtocrate ? il en ſupprime l'énumération, pour ne pas être prolixe. D'un

autre côté, il voit plusieurs Provinces dans un désordre épouvantable ; des haînes & des jalousies établies entre les Municipalités, les Départemens & les Gardes Nationales ; une grande partie de l'Armée révoltée, ne connoissant plus ni frein, ni discipline ; le Commerce anéanti ; les Grands & les Riches exilés de leur Patrie, & cherchant un asyle parmi les Puissances voisines ; les Etrangers fuyant cette malheureuse Capitale où ils ne voient que des crimes, des insurrections, & l'image de la guerre, tandis qu'ils ne venoient y chercher que les attraits du plaisir ; les Ouvriers sans travail & sans pain ; un Peuple par-tout égaré, & qui s'est mépris entièrement sur le signal de la liberté. C'est ici le moment de citer l'opinion de plusieurs hommes célèbres.

J. J. Rousseau dit que les Peuples, une fois accoutumés à des maîtres, ne sont plus en état de s'en passer ; s'ils tentent de secouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté, que, prenant pour

elle une licence effrenée qui lui eſt opposée, leurs Révolutions les livrent preſque toujours à des ſéducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes.

« Il faut tout faire pour le peuple, » mais rien par lui, a dit un grand Lé» giſlateur ».

Montagne, un des plus grands partiſans de l'indépendance & de la liberté, s'exprime ainſi dans ſon Ouvrage immortel.

« La néceſſité compoſe les hommes, » & les aſſemble. Cette couture fortuite » ſe forme après en calus. . . . Certes, » toutes les deſcriptions de police, feintes » par art, ſe trouvent ridicules à mettre » en pratique. Ces grandes & longues diſ» putes ſur les meilleures formes de ſo» ciété, ſont altercations propres ſeule» ment à l'exercice de l'eſprit. Tel Ou» vrage ſeroit de miſe en nouveau monde, » & non dans un déjà fait, & formé à » certaines coutumes; car pour redreſſer

» un monde ancien, nous ne pouvons
» guères le tordre de ſon pli accoutumé,
» que nous ne rompions tout. En vérité,
» l'excellente & meilleure police à cha-
» cune Nation eſt celle ſous laquelle elle
» s'eſt maintenue longuement; la forme
» & commodité dépendent de l'uſage;
» nous nous déplaiſons volontiers de la
» condition préſente; mais je tiens pourtant
» que d'aller deſirant le commandement
» du petit nombre, en un Etat populaire,
» ou dans la Monarchie, un autre Gou-
» vernement, c'eſt vice ou folie. Quand
» quelque pièce ſe dérange, on peut l'é-
» tayer & s'oppoſer à ce que l'altération
» & corruption naturelle à toutes choſes
» ne nous éloignent trop de nos commen-
» cemens; mais d'entreprendre à refondre
» une auſſi grande maſſe, & à changer les
» fondemens d'un ſi grand bâtiment, c'eſt
» faire à ceux qui, pour décraſſer, ef-
» facent, & qui veulent émonder les dé-
» fauts particuliers par une deſtruction uni-

» verſelle, & guérir les maladies par la » mort ».

Avec des autorités auſſi reſpectables, & les malheureux effets de la Révolution, qui ſe font déjà ſentir dans toutes les parties du Royaume, les doutes, les allarmes d'un bon Citoyen ſont-ils donc deſtitués de tout fondement? Eſt-il un traître, parce qu'il craint que ſa Patrie ne porte des chaînes plus fortes que jamais, ou qu'il n'ait plus de Patrie; ne ſeroit-il pas raiſonnable de mettre au moins dans la même balance les diverſes opinions, & d'attendre que l'expérience ait prouvé lequel des deux partis avoit raiſon?

Je me réſume en diſant qu'un Ariſtocrate peut, ainſi qu'un Démocrate, ſe tromper dans ſes combinaiſons, & dans ſa manière de voir; mais qu'il n'en eſt pas moins un bon Citoyen, puiſque le motif de ſa controverſe prend ſa ſource dans l'amour de la Patrie, & que les préventions qu'on a contre lui, les injures, les calomnies, les maux réels, dont on l'accable,

163

ſont auſſi injuſtes que barbares, & mériteront le blâme de toutes les Nations.

Puiſſe ce court expoſé ramener les eſprits égarés, & rétablir la paix & l'union parmi les divers Ordres de la ſociété ? Je ſuis bien loin d'imaginer que vingt-quatre millions d'individus ſeront, tous, frères & amis, comme on l'a prétendu ; mais je fais les vœux les plus ſincères pour qu'il n'y ait pas d'inimitié & d'éloignement entr'eux, & que l'amour de ſon prochain & la bienfaiſance ſe replacent dans tous les cœurs : c'eſt le plus ardent de mes deſirs.

Voilà ma véritable profeſſion de foi, que je ſuis prêt à ſceller de mon ſang.

FIN.